

Quelle image Victor Hugo donne-t-il de Napoléon III et de son régime dans "Ultima verba" ?

**[De larges emprunts ont été faits au commentaire proposé par Annabac, pour la 1<sup>re</sup> partie de cette réponse].**

## **I. Un tyran méprisable :**

### **1. Un "César" de carnaval**

Hugo s'adresse d'abord directement à Napoléon III et lui exprime son mépris : il le tutoie (indices personnels de la 2<sup>e</sup> personne du singulier : « te, ton »). Le nom de « César » (v. 8) dont il l'affuble prend alors une valeur d'antiphrase ironique et contraste avec le croquis burlesque d'un bien piètre « César » dans son misérable « cabanon ». Par l'antithèse ironique – d'autant plus visible que les deux mots sont à la rime – entre ce « cabanon », qu'il mériterait vraiment, et le « Louvre », qu'il occupe indûment, le poète dénonce la folie, mais aussi la mégalomanie et l'usurpation de l'empereur.

### **2. Un dictateur romain**

Plus avant dans le poème, la désignation implicite de Napoléon III par l'évocation de « Sylla » (v. 26), dictateur romain qui a multiplié les proscriptions et les massacres, dénonce sa cruauté sanguinaire et fait de lui une figure légendaire dont la postérité gardera le souvenir au même titre que les pires tyrans. Le poème se fait satire.

### **3. L'obstacle désigné par un simple pronom**

Après l'avoir tutoyé, Hugo prend ses distances par rapport à Napoléon III, comme pour l'annihiler : l'utilisation du pronom « il », pronom de l'absence (« tant qu'il sera là », v. 13), marque son refus de nommer cet ennemi, son désir de lui ôter son identité, de le renvoyer dans le néant.

## **II. Un régime corrompu**

### **1. Une parole pervertie**

"J'attacherai la gloire à tout ce qu'on insulte  
Je jetterai l'opprobre à tout ce qu'on bénit !"

Dans deux hémistiches parallèles ("à tout ce qu'on insulte", "à tout ce qu'on bénit", Hugo évoque deux types de paroles, l'insulte et la bénédiction, toutes deux scandaleuses, et qu'il lui appartient de redresser, pour rétablir la vérité.

Les deux verbes "insulter" et "bénir" ont pour sujet le pronom indéfini "on", qui suggère une masse anonyme, ce qui signifie que les individus qui la composent sont interchangeables et ne méritent pas d'être individualisés ou plus précisément désignés.

Ceux qui traînent dans la boue les exilés, les républicains, à qui Hugo décernera la gloire qu'ils méritent, sont les détenteurs de la parole officielle du régime : l'Empereur lui-même, sans doute, mais aussi les ministres, dans leurs discours, et enfin des journalistes stipendiés par une presse aux ordres.

Le clergé catholique ensuite a "béni" le régime – et l'archevêque de Paris a donné l'exemple ! On songe à ce qui a été fréquemment dénoncé, l'alliance du "sabre et du goupillon".

Les sonorités (dentales et gutturales) soulignent l'ignominie des discours pervertis... et intéressés.

## 2. Des flatteurs serviles

"Tandis que tes **valets** te montreront ton Louvre"

Les "valets", devenus métaphoriquement des domestiques payés par leur maître (Napoléon III) ne parlent même pas ; ils se limitent à un simple geste d'offrande et deviennent les figurants d'un spectacle orchestré ; par leur attitude et leurs gestes, des personnages qui peuvent avoir rang de ministres affirment que Louis-Napoléon a le droit d'occuper un palais royal.

Il faut d'ailleurs remarquer que le mot "Louvre" est employé dans un sens symbolique ; en effet, Napoléon III a résidé au château de Saint-Cloud et au palais des Tuileries, le Louvre ayant déjà été transformé en musée. Les flatteurs rattachent donc mensongèrement Napoléon III à un passé lointain prestigieux (Le Louvre a été résidence royale sous François I<sup>er</sup> !). Le Second Empire a donc des points communs avec l'Ancien Régime.

## 3. Un régime qui joue de l'arme de l'exil

a) Il impose aux opposants l'épreuve douloureuse de l'exil.

"Bannis", "éprouvés", "proscrit", autant de termes qui associent l'éloignement autoritaire, officialisé par la loi, et la souffrance de l'arrachement à la patrie.

b) Mais l'amnistie représente une tentation qui peut susciter des trahisons.

Bien loin d'être un acte de pitié, le pardon accordé par l'Empereur procède de la ruse : il faut affaiblir les républicains, et les détourner de leur "devoir" – le mot est employé par Hugo. Cette manœuvre politique peut faire "pli[er]" des compagnons de Hugo, et ce dernier mesure le danger, dans une progression chiffrée : "mille", "cent", "dix", "un"... Ce sont tous les opposants qui risquent d'être séduits – et Hugo lui-même proclame peut-être sa volonté inébranlable pour s'empêcher de céder un jour à la tentation.